

LE COMTE ÉTIENNE SZÉCHENYI

(1791-1860)

FONDATEUR DE L'ACADÉMIE HONGROISE

I

Dans l'automne de 1814, un espion du gouvernement de Metternich écrivait dans un rapport secret daté de Prague ceci : « Au cours d'un souper dans un restaurant, le comte Etienne SZÉCHENYI, capitaine de hussards, a déclaré devant ses compagnons de table que l'Autriche ne combat que pour prolonger provisoirement son existence. Quels que soient ses victoires et ses progrès, elle se rapproche chaque jour davantage de son démembrement. Encore un siècle, tout au plus, et elle tombera en morceaux, car les différences entre les parties qui la composent s'accroissent de jour en jour et ces parties s'éloignent de plus en plus les unes des autres. »

En lisant aujourd'hui cette prophétie d'un capitaine de 22 ans, nous sommes frappés de stupeur. Ne s'est-elle pas réalisée de point en point, avec une exactitude où il y a quelque chose de diabolique ? Et cependant il ne faudrait pas croire que notre capitaine eût simplement exprimé dans cette prédiction ses vœux les plus secrets ; il était un partisan sincère de la famille régnante et c'était aussi pour l'avenir de la Hongrie qu'il tremblait en songeant au péril qui menaçait le trône des Habsbourg. L'image qu'il se faisait de l'avenir l'assombrissait ; il tentait en vain de chasser ces pressentiments. Par une intuition géniale, il prévoyait le grand avenir du sentiment de la nationalité et l'action destructive qu'il devait exercer sur les destinées de l'empire autrichien. Nous retrouverons au cours de sa carrière d'autres exemples de ce don de divination.

Le comte Etienne SZÉCHENYI naquit en 1791. Il y avait alors près d'un siècle que les Széchenyi portaient le titre de comte. Conformément aux traditions des familles aristocratiques, c'est comme soldat qu'il voulut servir le pays et la dynastie. Dès 1809 il prit part aux campagnes contre Napoléon ; pour sa conduite à la bataille de Leipzig il fut promu au grade de capitaine de première classe ; après bien des fatigues et des périls, il entra dans Paris avec les alliés.

Bientôt, avec toute la fougue de sa jeunesse et de son caractère passionné, il se lança dans les réjouissances organisées à Vienne à l'occasion du Congrès. En 1815, dans la campagne contre Murat, il se distingua plus d'une fois par sa bravoure. En 1824, avec Paul ESZTERHÁZY, il représenta l'Autriche à Reims, au couronnement de Charles X. Mais jusqu'alors son nom n'était guère connu qu'à la cour et dans les milieux militaires. C'est en 1825, à la Diète hongroise, qu'il le fit connaître du grand public en offrant une année de son revenu (60.000 florins, soit 5.000 livres sterling) pour la fondation de l'Académie Hongroise des Sciences. Sa réputation grandit encore en 1830, quand il eut fait paraître son premier livre, intitulé *Hitel* (Crédit), qui causa une grande sensation. Mais cette offre magnifique et cet ouvrage fameux n'étaient que les détails d'un vaste plan qu'il avait conçu en son âme, sous l'influence de sa vie intérieure et des circonstances publiques, depuis le commencement du congrès de Vienne jusqu'à la Diète Hongroise de 1825.

Car avec son âme sensitive, ambitieuse, agitée par les passions et par une imagination toujours inquiète, SZÉCHENYI n'avait pu se résigner, après Waterloo, à la monotonie du service militaire en temps de paix. Même s'il avait obtenu de l'avancement, il n'aurait pu se faire à cette vie ; or, après les guerres napoléoniennes, Széchenyi était encore capitaine ; il l'était encore au commencement de l'année 1826, quand il démissionna, malgré l'avancement qu'on lui offrait alors. Il est caractéristique pour l'époque de François I^{er} qu'un officier de haute naissance, attaché à la dynastie et d'une valeur éprouvée, comme l'était Széchenyi, dut se contenter pendant quinze ans du grade de capitaine ; et

pourtant, en temps de paix comme en temps de guerre, Széchenyi remplissait consciencieusement ses devoirs, il était pour ses hussards un véritable père, il les instruisait, il encourageait leur zèle au moyen de gratifications, enfin, par devoir d'abord mais aussi par goût, il consacrait à l'hippologie des études approfondies. Mais Széchenyi se faisait une opinion personnelle sur la situation publique et voyageait beaucoup à l'étranger, et cela n'était pas du goût des dirigeants. On se doutait bien, — et depuis 1825 on put constater, — qu'il n'hésitait pas à contrecarrer le gouvernement si ses convictions étaient en jeu.

Un pareil homme ne pouvait plaire au gouvernement que le nom et le système de Metternich ont rendu célèbre dans l'histoire. Ce régime exigeait de ses sujets une obéissance absolue. Influencé par le souvenir de la Révolution française et de la Terreur, Metternich avait en horreur toute innovation en Autriche et en Hongrie. La nation hongroise était isolée de l'étranger, de peur que les idées libérales ne trouvassent le chemin des âmes. La censure de la presse, les restrictions apportées à l'instruction publique, le refus du droit de réunion paralysaient la vie intellectuelle. Effrayée de l'effet destructeur des idées démocratiques, la noblesse craignait aussi pour ses privilèges et dans sa grande majorité donnait raison au gouvernement, jugeant qu'il ne fallait rien changer ni à la condition des serfs ni à la situation subordonnée des municipalités. En ce qui concerne les libertés constitutionnelles, la noblesse aurait eu aussi le droit de se plaindre, mais l'occasion lui manquait, car depuis 1812 le roi n'avait pas convoqué la Diète. C'est qu'en effet, à l'assemblée de 1812, l'opposition constitutionnelle avait attaqué le gouvernement et le général Joseph VAY qui était alors le chef de ce parti, avait osé, en se référant à la constitution anglaise, parler de responsabilité ministérielle. Metternich ne voulait pas fournir à ses adversaires l'occasion de proclamer encore une fois de pareilles hérésies. Mais ce fut surtout à partir de 1817, quand il vit l'esprit libéral se ranimer en Allemagne et en France, qu'il serra plus fermement encore les rênes du gouvernement. C'est alors que le comte Sedlniczky fut nommé ministre de la police.

Sur son ordre, la censure devint encore plus sévère qu'auparavant et la Hongrie plus fermée encore à toute influence étrangère. Les services de la police secrète prirent un nouveau développement et les principes du bureau suprême de la police de Vienne furent appliqués aussi, sur l'ordre du roi, par les organes du gouvernement : la chancellerie et le conseil « de lieutenance ». D'ailleurs les employés du ministre de police en Hongrie, sans se soucier de ces organes responsables du gouvernement, envoyaient directement leurs rapports au ministre. Le gardien prédestiné de la constitution hongroise, l'archiduc-palatin JOSEPH, était impuissant en présence de ces faits, car la police et la cour le regardaient aussi d'un œil soupçonneux. Seules, les protestations ou les pétitions des comitats troublaient parfois dans son repos le gouvernement, mais par d'adroits stratagèmes ou par la violence celui-ci paralysait dans leur activité ces derniers organes de la vie constitutionnelle.

Une grande partie des aristocrates avaient déjà tout à fait oublié leurs devoirs envers la nation : dans leur langue, leurs habitudes, leur façon de penser, ils se réglaient sur la cour autrichienne. Quant à la petite noblesse, ou les questions publiques la laissaient indifférente, ou elle n'osait se rebiffer qu'en secret. Les serfs souffraient en silence, les conseils municipaux courbaient la tête devant la toute-puissance du gouvernement. Il est vrai que dans la vie publique on pouvait remarquer les signes d'un avenir plus consolant, notamment dans le domaine économique et surtout dans la littérature, mais c'étaient là comme des tisons qui s'allument sous la cendre. Pour le jeune capitaine de hussards, qu'ennuyait à tel point la vie de garnison, la vie publique hongroise semblait quelque chose de si désolé qu'il était consumé du désir de voyager, et que l'on aurait pu dire de lui, comme de Childe Harold ¹ :

*Then loathed he in his native land to dwell
Which seemed to him more lone than Eremite's sad cell.*

Ce n'est pas sans raison que nous citons ici ce poème : le

1. Il était las de vivre en son pays natal, qui lui semblait plus désert, plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

comte SZÉCHENYI était un enthousiaste de BYRON et il aurait aimé traduire Childe Harold. Son âme, à lui aussi, était consumée par la passion de l'amitié et de l'amour, son imagination était attirée vers les monuments du passé, les particularités des diverses nations et les luttes de son époque. C'était un poète, mais incapable de traduire ses impressions dans des œuvres artistiques. Son instinct le poussait vers l'action, il voulait tirer son pays de l'état d'abaissement où il le voyait ; d'une société divisée en groupes distincts il voulait faire une nation unie dans un même sentiment d'aspiration vers les buts les plus nobles. Instinctivement d'abord, puis de plus en plus consciente et plus claire, cette pensée l'occupait au cours de ses voyages. De son séjour en Angleterre, en 1815, il garda une impression particulièrement profonde. Il y a, écrit-il alors dans son journal, trois choses qu'il faut étudier en Angleterre : la constitution, les machines et l'élevage des chevaux. Il admire entre autres dans la constitution anglaise que la noblesse et le peuple ne soient pas séparés, que le dernier domestique ait exactement les mêmes droits que le plus riche propriétaire. Dès lors la constitution anglaise devient son idéal, mais il ne veut pas la transplanter d'un seul coup en Hongrie, car il sait qu'en Angleterre elle s'est développée naturellement ; il faut que la constitution hongroise évolue dans le sens de l'idéal anglais, mais la Hongrie n'est pas encore mûre pour toutes les réformes, une imitation pure et simple viendrait tout gâter.

Széchenyi étudia avec un grand intérêt la *London Chartered Gaslight and Coke Company*, fondée en 1810. Il était très fier d'avoir réussi à passer en contrebande un modèle de machine à gaz. Il visita la fabrique des machines Maudslay, la fabrique de scies et de chaussures Brunel : chaque jour, pendant trois heures, il se faisait donner des leçons par les contremaîtres et les ouvriers. Etant allé aux courses de Newmarket, il trouva que c'était là une institution à la fois très utile et très amusante. Il tenait la nation anglaise pour la première de l'Europe, et motivait son opinion par cette boutade : « L'Allemand écrit beaucoup, le Français parle beaucoup, mais l'Anglais agit. »



Encore tout enivré de la grandeur de l'Angleterre, il disait en soupirant, en quittant ce pays à la fin de l'année 1815, qu'on ne pouvait venir en aide à sa malheureuse patrie.

Dans la suite il lut beaucoup : parmi les écrivains anglais, ce furent Bentham, Adam Smith, Bacon, Franklin, Arthur Young, l'auteur de l'Arithmétique politique, qui exercèrent sur lui la plus forte influence, mais il s'inspirait aussi constamment des écrivains français, comme Montaigne, Voltaire, Montesquieu et M^{me} de Staël. Au moyen de ses lectures et de ses observations personnelles il se forma un système de philosophie de l'histoire qui le consolait et l'excitait à l'action en dépit de la tourmente continuelle de son âme et des tristes leçons de l'expérience. Nulle part il ne développa ce système d'une façon méthodique, mais les points principaux — tels qu'on peut les extraire de ses livres — en sont les suivants : avec la religion chrétienne, nous avons adopté la croyance selon laquelle, par ses vertus et son entendement, l'homme s'élève de plus en plus haut vers la divinité. Nous voyons aussi dans l'histoire de l'humanité les résultats de cet instinct du progrès que la religion chrétienne a enté dans son âme. Depuis l'antiquité, le genre humain n'a cessé et ne cesse de faire des progrès au point de vue intellectuel et moral. Széchenyi ne croyait pas à une perfectibilité indéfinie : l'homme ne saurait y atteindre, et c'est pour lui un grand bonheur que d'être capable de s'en rapprocher le plus près possible. Mais quel est ce chemin de la perfection où l'humanité ne cesse d'avancer ? Ce chemin, répond-il, est composé de gradins qui sont les nations. La nation est un organisme moral formant une partie constitutive de l'humanité ; elle est une de ces marches par lesquelles le genre humain s'élève de plus en plus sur le chemin du perfectionnement, sa vocation finale. Les nations passent par les différents âges de la vie humaine jusqu'à la vieillesse et à la mort. Dans la première moitié du XIX^e siècle, l'humanité a atteint l'âge d'homme, qui est pour les peuples l'âge de la vraie grandeur nationale. Mais il est donné à peu d'entre eux d'y atteindre. Et cependant la possibilité du développement se trouve chez toutes les nations ; il est vrai qu'elle ne leur est pas distribuée également. La valeur des nations est

aussi diverse que le sol dans lequel on plante les arbres. Combien sont rares les chênes séculaires ! Souvent le jeune rejeton devient un arbre tortu et dont les branches pourrissent. Mais il arrive aussi que la cause de la dégénérescence doive être cherchée dans une éducation défectueuse, et non pas dans les particularités primitives du caractère national. C'est à l'éducation à développer ces particularités de telle sorte que chaque groupe ethnique devienne pour le genre humain une marche nouvelle dans son ascension vers la divinité. Mais comment une nation peut-elle être élevée en vue de si hauts desseins ? En développant chez elle les particularités morales et intellectuelles ainsi que la vie économique. Car si la vie économique est plus ou moins satisfaisante selon que la moralité publique est plus ou moins grande, nous pouvons être également certains qu'une vie économique florissante a sa répercussion sur les mœurs. Il n'y a là rien que de très naturel, car le plus haut degré de la raison est aussi le plus haut degré de la vertu. D'une manière générale, ces notions : vertu et sagesse, honnêteté et bonne intention, utile et juste, bon et glorieux — sont synonymes. Ainsi donc l'éducation d'un peuple ne peut conduire au progrès que si l'éducateur ne néglige aucun des facteurs exposés plus haut. Et quand une nation est ainsi devenue grande, dans le domaine moral, intellectuel et économique, ses particularités spéciales ayant été mises en harmonie, dans la mesure du possible, avec les idéals humains, c'est l'humanité tout entière qui s'en trouve enrichie. Et quand, après l'âge d'homme, un peuple connaît une longue et heureuse vieillesse, il cède au genre humain, toujours en marche, ses traditions morales, et sa vie nationale est achevée. De même que l'homme ne vit qu'une fois, une seule époque nationale est possible dans la vie des nations. Et Széchenyi s'écrie (et dans ces mots nous pouvons voir, en quelque sorte, le couronnement de son système) : « Comme je crois en Dieu, je crois à la perfectibilité humaine. » Quelque opinion que l'on ait de la valeur ou de l'originalité de ce système historique, nous sommes forcés de lui attribuer une grande importance dans la vie intérieure de Széchenyi, dont la religiosité le pénètre de

fond en comble, si bien qu'il se nourrit aux sources les plus profondes de son âme.

Quand ce système eut pris forme dans l'esprit de Széchenyi, il lui fallut se demander comment s'y adaptaient le passé et l'avenir de son pays. Il ne partit pas de l'examen de l'histoire hongroise, mais posa des thèses générales et en déduisit des conclusions. Le passé historique n'ayant qu'une minime valeur, aux yeux des partisans de la perfectibilité, en comparaison du présent et de l'avenir, Széchenyi ne trouve dans l'histoire de la nation hongroise que bien peu de chose dont elle puisse se glorifier. Mais puisque, jusqu'au xix^e siècle, la nation hongroise n'a pas encore eu véritablement sa grande époque nationale, n'est-il pas très probable qu'elle peut encore s'attendre à une pareille grandeur ? Si du moins elle n'est pas entièrement dégénérée, si l'on peut découvrir en elle des traits qui permettent de conclure à sa jeunesse. Széchenyi aperçoit deux traits de ce genre : en premier lieu le développement continu de la littérature hongroise à partir de la fin du xviii^e siècle ; — des écrivains et des poètes aux âmes d'apôtres, et qui n'ont à espérer ni le succès matériel ni la véritable gloire, produisent des œuvres telles que Széchenyi lui-même, si délicat qu'il soit, en est ravi ; — en second lieu l'indignation soulevée dans tout le pays par les décrets gouvernementaux de 1821 et 1822 qui, arbitrairement, et sans que la Diète fût même consultée, ordonnaient la levée des recrues et augmentaient considérablement les impôts. La plupart des comitats protestèrent et demandèrent l'intervention du gouverneur et du prince-héritier. Quinze comitats allèrent même jusqu'à refuser l'exécution de ces décrets illégaux. Une partie de la noblesse eut une conduite si héroïque que le gouvernement se trouva fort embarrassé : étant donné le caractère aristocratique de la constitution hongroise, l'empereur François ne voulut pas passer, aux yeux de l'Europe conservatrice, pour un ennemi irréconciliable de cette constitution, et c'est pourquoi, en 1825, après une interruption de treize ans, il convoqua de nouveau la Diète nationale. Une circonstance tranquillisait et encourageait Széchenyi : l'attachement des Hongrois à leur langue et à leur constitution ancestrales,

bien que cette dernière ne fût pas encore entièrement purifiée. Il en concluait que les défauts de la nation n'attestent pas la faiblesse et la dégénérescence, mais la force et le bouillonnement de la jeunesse. La nation est donc jeune et peut encore atteindre l'âge viril, l'âge de la grandeur nationale, à condition d'être guidée par un éducateur qui sache appliquer les moyens appropriés en vue d'un rajeunissement moral, intellectuel et matériel. Chez les peuples jeunes, il faut que les hommes d'Etat remplissent l'office d'éducateurs de la nation. Après avoir bien réfléchi à tout cela Széchenyi décida qu'il servirait d'éducateur à la nation hongroise. Pareille entreprise semble une idée fantastique, surtout de la part d'un simple particulier dépourvu de toute espèce de pouvoir officiel et que le gouvernement ne regarde même pas d'un bon œil. Et cependant Széchenyi voyait clairement son but et appliquait d'une main sûre des moyens habilement choisis. Ce n'était pas en dirigeant la lutte constitutionnelle qu'il entendait faire l'éducation de son peuple, mais en développant la société. Le but qu'il s'efforçait d'atteindre par cette voie était d'amener la nation hongroise, débarrassée de ses tares originelles et acquises, à mettre en valeur ses qualités propres afin de participer et de contribuer à la civilisation occidentale.

Appartenant par sa naissance à l'une des familles aristocratiques les plus considérées, c'est dans sa propre classe sociale qu'il voulut commencer son œuvre éducatrice. L'aristocratie hongroise était germanisée, en général elle gaspillait son temps et son argent : Széchenyi lui apprit à aimer la langue hongroise et à mener une vie plus laborieuse, plus digne d'hommes cultivés et plus profitable au pays. Il savait bien que la petite noblesse suivrait l'aristocratie et que la bourgeoisie se rallierait volontiers à ceux que leur naissance désignait au rôle de guides de la nation. En même temps Széchenyi désirait soulager le sort des serfs, pensant qu'ainsi non seulement ils ne troubleraient pas dans leur transformation les classes supérieures, mais qu'ils se fonderaient dans celles-ci.

II

Dès que Széchenyi se fut mis à exécuter ce grand projet, quand il eut fondé en 1822 la Société pour l'élevage du cheval et qu'il se fut occupé de réaliser son dessein d'introduire en Hongrie les courses de chevaux, le gouvernement accumula les obstacles sur son chemin, pressentant bien que l'effet de ces innovations ne se ferait pas sentir seulement dans le domaine économique. Széchenyi avait coutume de dire que par les chevaux il essayait d'élever les hommes. Les courses, l'activité qu'ils déployaient comme membres de la société d'élevage rendaient plus cher aux aristocrates le sol de la patrie ; ils se rencontraient davantage, ce qui contribuait à répandre les idées, à créer une opinion publique et à dissiper les préjugés.

Un des préjugés les plus funestes de l'aristocratie hongroise dont l'éducation était tout austro-allemande, consistait à croire que la langue hongroise n'était pas encore assez développée. Dans la vie publique la langue officielle était le latin, les lois mêmes étaient rédigées dans cette langue morte. Széchenyi fit époque, à la Diète de 1825, à la Chambre des Magnats, en prononçant le premier discours hongrois. La culture de la langue hongroise était l'une des plus grandes pensées de son projet de réformes. C'est dans ce but qu'à cette même assemblée, par un geste généreux, il fonda l'Académie Hongroise des Sciences. Ces exemples réveillaient chez l'aristocratie le sentiment national.

Après la dissolution de l'Assemblée, en 1827, Széchenyi fonda le *Nemzeti Casino* (Casino National). Dès lors la capitale de la Hongrie eut aussi un club qui servit de lieu de réunion aux hommes les plus distingués par la naissance ou le talent. Le *Casino National* a contribué puissamment à créer dans le pays entier une opinion publique et à atténuer les oppositions de classes ; d'autant plus qu'à l'exemple de la capitale il se forma bientôt en province des sociétés semblables. Széchenyi tourna ensuite ses efforts vers une autre

tâche : la construction d'un théâtre national hongrois permanent. Il fonda aussi la première société hongroise d'assurances contre l'incendie. Mais toutes ces réformes, dans le domaine intellectuel comme dans le domaine économique, avaient un but commun : infuser un sang nouveau dans l'organisme déperé de la société hongroise.

En 1826, à Presbourg (Pozsony), fut courue la première course de chevaux que l'on eût vue en Hongrie, au grand dépit de la cour de Vienne, laquelle ne put cependant empêcher les courses organisées l'année suivante, et cette fois à Pest, ce qui donnait à l'événement une portée beaucoup plus considérable. En 1828, Széchenyi écrivit même sur l'hippologie un livre où il s'appuyait particulièrement sur l'exemple de l'Angleterre pour montrer quelle heureuse influence les courses peuvent avoir sur l'élevage du cheval. Cet ouvrage parut aussi en allemand et en danois et fut très remarqué au Danemark, dans les milieux compétents. Széchenyi fonda ensuite la *Société d'Élevage*, qui prit plus tard le nom d'*Association Économique*. Il donna une grande impulsion à l'exportation du vin et contribua aussi à introduire en Hongrie la culture du ver à soie. Il acquit le droit de citoyen de Pest et encouragea les autorités à développer la propreté publique et à travailler à l'embellissement de la capitale hongroise. A cette époque Pest ressemblait encore à une petite ville de province autrichienne, Széchenyi voulut en faire la véritable capitale de la Hongrie et telle qu'on pût l'appeler à bon droit « le cœur du pays ». Dès qu'il s'agissait de travailler, de concert avec les bourgeois, à l'embellissement de cette ville, Széchenyi était prêt à mettre de côté tout orgueil aristocratique. C'est vers ce temps-là qu'il écrivait à une dame de l'aristocratie : « c'est une chose honteuse que de se croire meilleur et plus distingué que les autres parce que l'on est favorisé du sort : le plus grand homme est celui qui est le meilleur, le plus noble, le plus excellent. »

Cette multiple activité n'avait pas tardé à porter ses fruits. La vie économique et intellectuelle hongroise prenait un essor peu commun, et partout le nom de Széchenyi était prononcé avec les marques de la plus vive admiration.

Mais son influence devint encore plus forte et plus générale après la publication de son *Hitel* (Crédit), qui parut en 1830. Vanté par les uns, réprouvé par les autres, le livre fut lu et acheté dans toutes les parties du pays. L'auteur y a résumé tous les vices de l'organisation sociale du pays. En raison des privilèges nobiliaires et particulièrement de l'inaliénabilité des domaines seigneuriaux, les lois hongroises ne protègent pas suffisamment le créancier. Le propriétaire ne peut obtenir d'emprunts à bon compte, de sorte qu'il est incapable de se procurer l'outillage qu'il lui faut. Comme il ne peut amender ses terres, leur capacité de rendement diminue. Il ne peut régler ses dettes, de sorte que souvent il ne sait même pas ce qu'il a. L'inertie intellectuelle, l'attachement à des institutions injustes et surannées marchent de pair avec cette triste situation. Plusieurs autres entraves à la vie économique, telles que : les pâturages communs, l'indivisibilité des domaines, les guildes, la *limitation*, la corvée, la dîme, sont inséparables du manque de crédit. A tous ces obstacles vient s'ajouter encore la mésentente sociale, dont l'éducation, l'instruction générale, la vie sociale et le système politique lui-même subissent l'effet paralysant. Les compagnes fidèles de la pauvreté et de l'isolement sont l'ignorance, la grossièreté, l'iniquité et l'horreur de toute réforme humanitaire. C'est sur le crédit, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire sur cette circonstance que nous nous fions et pouvons nous fier les uns aux autres, que repose la vertu civique, qui pour la prospérité d'une nation est un plus sûr appui que n'importe quelle institution ou loi. Dans ces idées, ce qui se rapporte au domaine juridique et économique ne contenait rien de nouveau, même pour les lecteurs hongrois. La nouveauté était que Széchenyi représentait les faits d'ordre économique et les faits d'ordre moral comme dépendant étroitement les uns des autres. Mais c'est dans d'autres circonstances qu'il faut chercher les causes de la profonde impression produite par le livre de Széchenyi. Notons tout d'abord que l'auteur, l'aristocrate hongrois, parle des serfs avec une sympathie pour ainsi dire sans exemple et attaque les nobles, qui d'après lui abusent iniquement du travail de leurs serfs,

sottement aussi d'ailleurs, car ce travail amoindrit le revenu de leur propriété. Et n'oublions pas non plus que Széchenyi étale impitoyablement les défauts nationaux. Le public hongrois était habitué à chercher la source de tous ses maux dans les actes du gouvernement. Or Széchenyi crie à ses compatriotes : Cherchez en vous-mêmes la cause de votre pauvreté et de votre décrépitude ! Il estimait que l'éducateur de la nation avait le devoir d'étaler au grand jour les défauts nationaux. Il aimait à dire avec le prophète : *Popule meus, qui te beatum praedicant, ipsi te decipiunt*. Mais la sensation causée par cet ouvrage s'explique surtout par le dédain avec lequel Széchenyi s'exprime sur le passé de la nation hongroise. C'est en exaltant ce passé que les poètes et les écrivains de l'époque cherchaient surtout à consoler et encourager leurs contemporains. Ce ton était alors habituel dans la littérature hongroise, où la glorification du passé était devenue pour ainsi dire un lieu commun. Mais en vertu de sa philosophie, Széchenyi dédaignait le passé et estimait le présent plus que toutes les prétendues gloires du moyen-âge et des siècles suivants. C'était là un ton complètement nouveau et qui fit sensation. La conclusion naturelle du système de Széchenyi sur la philosophie de l'histoire est contenue dans les paroles par lesquelles se termine son ouvrage : « Beaucoup disent que la Hongrie a été, et moi je dis que la Hongrie sera. » Cette conclusion hardie déconcertait le lecteur. Mais ce qui était alors une hardiesse devint plus tard une phrase rebattue. Il n'y a pas, dans la littérature hongroise, de citation dont on ait tant abusé.

Széchenyi développa bientôt dans deux nouveaux ouvrages, intitulés *Világ* (Monde) et *Stádium*, les idées qu'il avait exposées dans son *Hitel*. Dans le *Világ*, il prend la défense du *Hitel*, attaqué par les conservateurs ; dans le *Stádium*, il rédige les douze articles de lois dont il juge que le rajeunissement de l'Etat hongrois exige d'urgence l'entrée en vigueur. Dans ces ouvrages, il souligne de nouveau, et de la façon la plus expresse, la nécessité qu'il y a d'améliorer radicalement la condition des serfs. Il n'est pas permis de tolérer plus longtemps que 400.000 privilégiés jouissent de tous les droits et de toutes les commodités de

l'existence pendant que 10 millions d'hommes languissent dans la servitude et, pour la plupart du moins, dans la pauvreté. Il faut que tous les Hongrois sans exception jouissent des mêmes droits et soient astreints aux mêmes devoirs, et que la terre soit complètement libérée des charges que le droit privé fait peser sur elle depuis si longtemps. C'est à cette pensée que les livres de Széchenyi préparent les esprits, mais il ne formule pas encore de préceptes dans ses articles de lois. Les seules réformes qu'il réclame provisoirement sont celles qui doivent préparer la voie à la pleine liberté civique et économique, sans cependant trop effaroucher les détenteurs des privilèges. A son apparition, en 1833, le *Stádium* — qui après 1840 devait déjà passer pour un livre conservateur et plus que timide — sembla si radical de ton et de pensée qu'il fut interdit, car à cette époque le gouvernement était conservateur jusque sur le terrain du droit privé.

On a coutume de voir en ces trois brochures de Széchenyi des ouvrages qui ont fait époque et qui, en agissant sur la législation, ont fondé le nouvel Etat national hongrois. Cette conception n'est pas entièrement juste. S'il est hors de doute que les travaux de Széchenyi ont renforcé le courant réformateur, il ne faut pas oublier non plus qu'avant la révolution de juillet, mais surtout après, il était devenu impossible de barrer l'entrée de la Hongrie au flot des idées démocratiques. Ces idées, une bonne partie de la noblesse les avait adoptées, et la graine semée par Széchenyi tombait ainsi dans une terre prête à la recevoir. Il est vrai que parfois, avant de répandre la semence, il fallait briser un sol dur et pierreux. Le travail législatif des années 1830-40 ne suivit d'ailleurs pas entièrement la route tracée par Széchenyi, bien que l'influence de ses écrits contribuât à stimuler l'opposition lorsque celle-ci revendiquait les droits de la langue nationale, qu'elle luttait pour l'amélioration du sort des serfs ou qu'elle exigeait pour les confessions protestantes la pleine égalité des droits. Széchenyi lui-même prit aussi part aux travaux législatifs, il se fit entendre en plusieurs occasions, et ses discours frappaient vivement ses auditeurs par un singulier mélange d'humour et de pathétique. Mais

il ne prenait la parole qu'à la Chambre des Magnats, dont il était membre de par sa naissance. Quant à la Chambre des Députés, où se déroulaient les débats décisifs, il ne s'y fit élire qu'en 1848. Il n'était même pas très assidu à la Chambre des Magnats, parfois même il se tenait éloigné pendant longtemps de la ville où siégeait la Diète nationale ; enfin il ne se rallia à aucun parti. Ce n'était d'ailleurs pas aux travaux parlementaires, dont le cours, assez pénible alors, était encore retardé par le gouvernement, que Széchenyi attachait le plus grand poids, mais à ses propres créations, au moyen desquelles il voulait fortifier la société hongroise.

Ce n'est ni dans ses livres, ni dans ses travaux parlementaires, si importants qu'ils soient les uns et les autres, qu'il faut chercher la véritable importance de ce réformateur.

S'il marque le commencement d'une ère nouvelle, c'est qu'il fut le premier représentant d'un type d'homme d'Etat entièrement inconnu avant lui dans la vie hongroise. « Travaillons, travaillons sans relâche ! — proclamait-il dans ses discours et par son exemple. — Le patriotisme ne consiste pas à prononcer de beaux discours aux assemblées des comitats. » Selon Széchenyi, la meilleure loi perd son effet si elle est appliquée à une société faible ; en revanche une société forte n'a pas de peine à obtenir de bonnes lois. Et c'est pourquoi, tout en continuant de prendre part aux travaux parlementaires et de rédiger ses brochures de propagande, il poursuivit l'œuvre créatrice par laquelle il se proposait de fortifier la société hongroise. Vers 1830 il s'occupa de donner une puissante impulsion à la navigation à vapeur sur le Danube. En ce domaine, ce qui avait eu lieu avant lui n'était qu'une timide expérience. C'est à l'activité organisatrice et directrice de Széchenyi que nous devons l'important trafic, et digne des conditions de la vie moderne, qui prit naissance sur le Danube hongrois. Mais cette activité s'étendit plus loin encore. Voulant que la navigation fût libre de Budapest à la Mer Noire, il s'occupa de régulariser les Portes de Fer. Depuis le temps de l'empereur Trajan, Széchenyi fut le premier homme d'Etat qui voulut, en évitant les cataractes et en éloignant les récifs, ouvrir au trafic une

nouvelle route sur le Bas-Danube. « Ce n'est pas une joie médiocre, — écrit-il de là au Palatin en 1843 — en ces régions d'une sauvage majesté, en face du chemin de halage de Trajan, relativement assez misérable, que de voir de nouveau, après tant de siècles écoulés, des hommes qui grimpent sur les rochers comme des chamois pour frayer à l'industrie un nouveau sentier et faire pénétrer le perfectionnement et l'anoblissement humains jusque dans ces solitudes qui jusqu'alors n'étaient hantées que par les aigles. »

La *Dunai Hajózási Társaság* (Société de Navigation Danubienne), dirigée par Széchenyi, commanda la machinerie de son premier bateau à la maison Boulton et Watt, des environs de Birmingham. Cette maison était de 25 pour cent plus chère que n'importe quelle autre usine, mais c'était précisément cette cherté qui accroissait la confiance de Széchenyi. « Ce qui est cher — écrit-il dans un de ses articles — n'est pas partout le meilleur, mais en Grande-Bretagne, où la publicité et la concurrence sont si grandes, si d'une manière générale on est prêt à donner 25 pour cent de plus pour une chose, c'est à coup sûr que cette chose vaut 25 pour cent de plus. » Non seulement il commanda et acheta les machines, mais il en étudia le maniement. Il apprit aussi la préparation du ciment et du béton imperméables, observa le mode de fabrication des briques et leur pose dans les murs telles qu'on les pratique en Angleterre, expérimenta la cloche à plongeur, étudia le fonctionnement des grues et de la presse hydraulique. A Birmingham, Liverpool, Manchester, Dublin et en d'autres villes de Grande-Bretagne ou d'Irlande, il étudia les travaux de régularisation, de dragage et de constructions en pierre, les procédés et instruments propres à l'éclatement des récifs, la structure et le fonctionnement des diverses dragues. Dans l'automne de 1834, un Anglais, Michel QUIN, fit en Hongrie un voyage qu'il décrivit dans un livre intitulé *A steam voyage down the Danube*. Cet ouvrage parut à Londres l'année suivante, atteignit trois éditions et fut même traduit en français¹, en

1. *Voyage sur le Danube*. 2 vol. 1836. Cf. H. Tronchon, *Les débuts de la littérature hongroise en France*. Revue des Études hongroises, 1925 [t. 3], p. 181.

allemand et en hollandais. Parlant des travaux sur le Bas-Danube dirigés par Széchenyi, Quin écrit qu'ils font songer aux entreprises grandioses des anciens Romains. Partout où le regard se dirige, il aperçoit des centaines d'ouvriers empressés à leur besogne. Les trouées et les tunnels sont d'une telle hardiesse que notre voyageur éprouve en les franchissant un sentiment qui ressemble à de l'angoisse ; sur les ponts et les remblais, outre la solidité et la stabilité, il aperçoit la beauté et l'élégance des travaux. Au fond d'une vallée, dans un petit village formé par les maisons de bois où logent les ouvriers et les employés, il règne une activité et une animation telles que depuis Vienne il n'a rien vu de pareil. Ce fut un Anglais nommé Georges Dewar, excellent marin, qui servit de guide à Quin sur le Bas-Danube. Quelques années avant, il avait retiré du fond de la mer les trésors enfouis dans la *Thétis*, sombrée dans les eaux mexicaines ; c'est pour cette raison qu'il avait été recommandé à Széchenyi à Londres même. Dans les travaux sur le Bas-Danube, celui-ci lui confia la manœuvre des grues et des cloches à plongeurs. Dewar parla de Széchenyi, devant Quin, avec un enthousiasme sincère, comme « d'un magnat immensément riche qui consacrait à sa patrie toutes ses forces et tout son temps. » Széchenyi fonda les chantiers navals d'Ó-Buda et projeta la construction du port d'Ujpest. Il voulait faire de Budapest le centre de la navigation danubienne.

Széchenyi s'affligeait déjà dans sa jeunesse à l'idée que c'était à peine si depuis le temps de l'empereur Trajan un pont fixe avait été bâti en Hongrie, et se demandait déjà comment il serait possible de relier par un ouvrage de ce genre les villes de Pest et de Bude. En 1842 se forma à Pest une Société pour la construction d'un pont et Széchenyi en devint le sous-directeur. Pendant un voyage en Angleterre, en 1832, il avait étudié particulièrement ce genre de travaux. Il pria des ingénieurs anglais de faire connaître par écrit leur avis sur la question. En voyant pour la première fois le pont de Hammersmith à Londres, il sentit battre son cœur. Ce monument était l'œuvre de William Clark, qui devait plus tard dresser les plans du *Lánchíd* (Pont de

chaines) de Budapest, copie fidèle du pont de Hammersmith tel qu'il était en 1832, avant les modifications qu'on lui fit subir. C'est grâce aux efforts de Széchenyi qu'en 1836 le roi finit par ratifier la loi concernant la construction du *Lánchíd*. La Chambre des Magnats ne l'avait approuvée qu'à une faible majorité, car il ne lui plaisait pas que chacun dût payer le droit de péage, les nobles comme les autres. Mais pour Széchenyi cette dernière disposition était des plus importantes, car ainsi, presque insensiblement, suivant sa manière favorite, il ouvrait une brèche dans la bastille des privilèges nobiliaires. Dans l'intention de Széchenyi, ce pont devait à la fois embellir la capitale et développer le trafic, mais il fallut encore des années de labeur acharné pour conclure le contrat de construction, pour obtenir l'agrément du roi et pouvoir enfin commencer les travaux. Mais Széchenyi ne s'en tint pas là. Pour développer l'industrie meunière hongroise, dont la renommée est aujourd'hui universelle, il fonda la *Pesti Hengermalom Társaság* (Société pestoise de minoterie) et édifia la *Pesti Hengermalom* (Minoterie de Pest). Il agita l'idée du tunnel de Bude et donna une grande impulsion à la navigation à vapeur sur le Balaton. Peu après 1840, et comme pour couronner ses entreprises danubiennes, il aborda une tâche nouvelle. Celle-ci consistait à régler le cours de la Tisza et de ses affluents et à introduire sur la Tisza la navigation à vapeur.

III

Cette prodigieuse activité servit de la manière la plus heureuse la grandiose idée de l'éducateur de la nation. L'aspect de la société hongroise changea peu à peu depuis l'entrée en scène de Széchenyi. L'aristocratie se remagyarisa, la noblesse secoua son apathie traditionnelle et s'intéressa aux nouvelles entreprises, la bourgeoisie s'adapta plus complètement à la vie nationale et la condition des serfs s'améliora. Il est vrai que l'égalité des droits et l'égalité devant les charges publiques n'étaient pas encore réalisées en 1847, mais il était certain dès ce temps que le système féodal

n'allait pas tarder à subir une transformation radicale.

Pour que cette transformation s'accomplît dans le calme, sans secousses révolutionnaires, et pour que l'effet des diverses réformes dues à l'initiative de Széchenyi pénétrât aussi profondément que possible l'organisme entier de la société hongroise, il était nécessaire de gagner les bonnes dispositions du roi. Quand il ne pouvait l'éviter, Széchenyi lui-même tenait tête au gouvernement, et il n'échappait pas non plus à l'espionnage de la police. Cependant, depuis une dizaine d'années, il était persuadé que dans le domaine économique la bienveillance du gouvernement pouvait être acquise à des réformes nationales. Aussi mettait-il en garde ses concitoyens contre toute provocation superflue à l'adresse de ce dernier, mais principalement contre tout ce qui était propre à envenimer les différends où le droit public était en jeu. A partir de 1840, c'est de plus en plus ouvertement qu'il se rapproche des milieux gouvernementaux, et dès 1845 il se fait nommer, au Conseil du gouverneur, président de la Section des Communications publiques. Il espérait à la fois agir sur le gouvernement et montrer aux Hongrois que celui-ci ne s'opposait pas à leurs aspirations nationales. Pour éviter cette révolution qui menaçait de détruire les fruits de son activité de réformateur, il était prêt à tous les sacrifices. Lorsque le Baron Miklós WESSELENYI, qui dans sa jeunesse avait été son ami le plus intime, fut entré en conflit avec le gouvernement, les sentiments de Széchenyi se refroidirent à son endroit. Mais depuis 1841 l'opinion publique hongroise commençait de prêter l'oreille à des excitations beaucoup plus dangereuses : Louis KOSSUTH avait fondé un journal, et ses articles avaient un retentissement considérable. Dès lors Széchenyi vit clairement que la révolution ne pouvait plus être évitée. A peine avait-il paru quelques numéros du journal de Kossuth que Széchenyi publia son *Kelet Népe* (Le peuple oriental), dans lequel il attaquait Kossuth et prédisait la révolution. Il continua d'ailleurs ses attaques après 1841.

Mais l'importance de cette lutte n'est pas dans le fait que la révolution fut annoncée par Széchenyi dès 1841. Metternich et d'autres hommes d'Etat aussi timidement conserva-

teurs répétaient de leur côté que les mouvements oppositionnels précipitaient la Hongrie vers la révolution. Mais leurs prédictions s'expliquent par la crainte que leur inspirait le souvenir de la révolution française bien plus que par une véritable clairvoyance politique.

Széchenyi fut le seul à déterminer longtemps à l'avance les causes qui devaient provoquer la révolution. Il s'efforça de mettre en garde le public hongrois contre l'influence du radicalisme européen. Il appela son attention sur les périls que renfermait la question des nationalités. Il proclama que la langue hongroise ne pouvait être imposée aux minorités nationales, surtout dans la vie religieuse, une réaction de ce côté paraissant inévitable, et l'Autriche pouvant fort bien, en pareil cas, s'allier contre nous aux nationalités. Les Hongrois doivent se garder de chercher querelle à l'Autriche. « Ce mariage de convenance dans lequel vivent nos deux peuples, il faut le rendre supportable par de sages concessions, si nous ne voulons pas exciter définitivement contre la Hongrie la colère du parti militaire autrichien. » Et depuis 1841 c'est surtout contre la personne de Kossuth que s'élève Széchenyi. Il ne dit pas que Kossuth aspire de parti pris à la révolution, mais que sa nature impressionnable le portera toujours vers les partis extrêmes, en sorte que, bon gré mal gré, il se trouvera à la tête du mouvement. Les angoisses de Széchenyi se changèrent en réalité en 1848. L'influence du radicalisme européen, la jalousie de la cour et du parti militaire autrichien, qui craignaient pour leur pouvoir, la rage des minorités nationales et la personnalité de Kossuth, telles sont les causes qui se combinèrent pour provoquer la révolution. Sur un seul point, les angoisses de Széchenyi ne furent pas justifiées par les événements : il avait craint constamment que les excitations sans mesure auxquelles les adversaires du servage s'étaient livrés contre la noblesse n'accrussent encore l'entêtement de celle-ci, ce qui retarderait la libération des serfs ; il en résulterait un soulèvement paysan où la réaction militaire autrichienne ne manquerait pas d'intervenir. Cette crainte n'était pas non plus sans fondement. Dans les premiers mois de l'année 1848, une certaine effervescence régnait parmi les paysans, et si la dernière

Diète de l'ancien régime n'avait pas, au moment opportun, proclamé la libération totale des serfs, un soulèvement était inévitable. C'est grâce à cet événement imprévu que les craintes de Széchenyi ne se réalisèrent pas, et ce qui semble une erreur au premier abord prouve en fait la clairvoyance de son esprit.

Mais personne en Hongrie ne croyait à ses prédictions. Les plus grands hommes d'Etat hongrois tenaient pour entièrement vaines les accusations qu'il portait contre Kossuth. Celui-ci lui-même avait, en 1841, prononcé l'anathème contre quiconque tenterait de faire une révolution en Hongrie. La popularité de Széchenyi diminua, surtout depuis que « le plus grand des Hongrois », ainsi que Kossuth l'avait surnommé en 1840, eut accepté un emploi du gouvernement. Széchenyi aimait la popularité, mais seulement autant qu'il pouvait la mettre au service de ses idées. Et quand il le fallait, il savait aussi braver l'impopularité ; jusqu'en 1848 il ne cessa d'attaquer Kossuth. Mais c'est surtout dans ses *Politikai Programmtörvények* (Fragments de programme politique), publiés en 1847, qu'avec une inspiration véritablement prophétique et toute la puissance de son patriotisme passionné, il fait le procès des méthodes et des idées de Kossuth. Il le supplie de renoncer à son rôle de chef de parti et lui adresse cet avertissement : « Mais si quelque jour, alors qu'il sera trop tard, vous vous voyez forcé de reconnaître que ce que vous avez appelé sur nos têtes était une malédiction, et non pas un bienfait, n'essayez pas de vous excuser en alléguant que dans la nation tout entière il n'y avait pas un homme fidèle, assez résolu pour dissiper vos rêves d'illusionniste, quand il en était temps encore, et qui s'efforça de le faire, dans la mesure de ses capacités. »

Széchenyi se fit élire député à l'Assemblée Nationale de 1847-48, afin de contrebalancer à la Chambre des Députés l'influence de Kossuth. Il y fût sans doute parvenu si la révolution n'avait éclaté à Paris et par contrecoup à Vienne. Ce fut alors, à la dernière Assemblée des Etats, l'époque de la législation improvisée : on libéra entièrement les serfs, sans pourvoir au dédommagement de leurs anciens maîtres ; on garantit par une nouvelle forme de régime parlementaire

l'antique indépendance légale de la Hongrie, sans avoir pris soin de régler ses rapports avec l'Autriche. Au point de vue du droit public les lois de 1848 présentaient ainsi une lacune. Et c'est par cette brèche que pénétra la révolution, qui bouleversa pour un temps la partie la plus précieuse des nouvelles conquêtes de la nation.

Au début de cette période de législation fiévreuse, Széchenyi songea à se faire investir de la dictature, à réfréner le radicalisme, et à défendre la dynastie contre les révolutions européennes en s'appuyant sur la fidélité hongroise. Par ce moyen, il ne se proposait pas seulement de rendre service à la maison régnante, mais aussi d'assurer un grand avenir à sa nation, en opérant un rapprochement entre elle et la dynastie. Mais les milieux gouvernementaux avaient pris peur et n'osaient pas se résoudre à une mesure aussi hardie. Széchenyi vit bien que son temps était passé. Il ne devait plus songer à être le chef, et son grand projet, l'éducation du peuple hongrois, semblait bien décidément enterré. Il est vrai que les lois de 1848 avaient réalisé tout à coup ce dont Széchenyi n'avait fait que rêver, ce dont la préparation systématique avait été le but de son existence. Mais Dieu bénirait-il ces dons inespérés dont s'enrichissait si brusquement la nation ? Tantôt plein de confiance, tantôt abattu, Széchenyi était partagé entre l'espérance et la crainte. Sa force de volonté était brisée. Malgré les mauvais pressentiments qu'il ne pouvait chasser, il accepta le portefeuille des communications publiques. Le ministère était dirigé nominale-ment par le Comte Louis BATHYÁNY, mais en fait il était dominé par Kossuth, en raison de son immense popularité. Széchenyi se consacrait tout entier aux affaires de son ressort, afin d'oublier ses angoisses. Il poursuivait l'achèvement de ses grandes entreprises. Il voulait construire un grand réseau de voies ferrées qui aurait fait de Budapest le centre des communications et relié la capitale à la mer. Mais l'ère des passions politiques n'était pas favorable à de semblables travaux. Széchenyi essaya de modérer la politique du ministère à l'égard de la cour et des nationalités non-magyares, mais il n'avait plus la force nécessaire à une tâche aussi difficile. Son imagination, que l'activité exté-

rieure n'était plus capable de réfréner, le tourmentait chaque jour davantage. Il s'imaginait être la cause de tous les maux. Si par ses premiers livres, dont l'influence avait été si puissante, il n'avait pas surexcité l'opinion publique, l'évolution aurait pris un cours plus paisible, et la nation ne se serait pas écartée de sa voie, pour son malheur. Tandis que maintenant le sang allait couler, et le sang répandu retomberait sur sa tête. Son excitation croissait de jour en jour, l'insomnie le tourmentait, et lorsque Kossuth eut déclaré devant lui qu'il était prêt à traiter avec l'enfer plutôt qu'avec le gouvernement autrichien, Széchenyi en fut accablé. Le 5 septembre, alors que le conflit avec la dynastie était devenu inévitable, il eut un accès de folie et fut transporté à Döbling, dans la maison de santé du docteur Goergen.

C'est là qu'il devait apprendre les nouvelles de la guerre d'indépendance de 1848-49, de la gloire des *honvéds* (soldats de l'armée nationale), de la répression sanglante, puis du régime centralisateur de Bach qui voulait fondre la Hongrie dans l'empire autrichien, comme une simple province. Dans les premiers temps, Széchenyi n'avait conscience de rien ; plus tard son état s'améliora physiquement, mais sa folie le poussait à se faire le bourreau de soi-même en évoquant des horreurs monstrueuses. Avec les années, la maladie sembla s'atténuer, Széchenyi recouvra entièrement sa lucidité d'esprit et suivit les événements avec le plus vif intérêt. Mais il ne voulait pas quitter la maison de santé de Döbling, car si sa vigueur intellectuelle était revenue, son âme était restée malade. Il continuait à s'accuser d'avoir causé le malheur de la Hongrie, lui seul, car Kossuth et tous ceux que lui, Széchenyi, avait attaqués autrefois étaient des âmes nobles et généreuses, et s'il ne s'était pas mêlé des affaires publiques, ils auraient conduit leur nation vers les Iles Fortunées. En guise d'expiation, il ne sortira pas de la maison de fous, pas même pour quelques jours. Ses forces intellectuelles revenues, il les emploie à mener une campagne de presse contre la politique de centralisation et de germanisation de Bach. Il fait rédiger des articles dans ce sens et en rédige lui-même un grand nombre. Parmi les écrits datant

de son séjour à Döbling, le plus remarquable est un livre en langue allemande intitulé *Blick* (Coup d'œil), qu'il fit imprimer à Londres et qui parut sans nom d'auteur en 1859. Il fut répandu dans le pays par des voies clandestines. Dans ce pamphlet, où l'humour et le pathétique de l'auteur se déploient avec une force irrésistible, Széchenyi tire une sanglante vengeance des ennemis cruels de la nation. Les travaux littéraires de Széchenyi ainsi que son activité politique avaient aussi attiré l'attention des milieux gouvernementaux. Le 3 mars 1860, la police ordonna une perquisition domiciliaire chez Széchenyi, et celui-ci fut menacé, de la façon la moins équivoque, d'avoir à quitter Döbling. Il ne put supporter cette idée. Ce n'était pas de la mort qu'il avait peur, mais d'être chassé de cette maison où il fallait, pour expier ses erreurs, qu'il demeurât jusqu'à sa mort. Cette idée s'était emparé de son esprit et le torturait à la manière d'un démon. Dans la nuit du 7 avril, du samedi saint au dimanche de Pâques, il se brûla la cervelle. Dans l'histoire, si riche en scènes tragiques, de la nation hongroise, cette mort est peut-être la tragédie la plus émouvante. Széchenyi fut le martyr d'une passion patriotique dont rien n'égalait la profondeur, et de l'extrême délicatesse de sa conscience.

(Université de Budapest.)

DAVID ANGYAL.
